

for local politics, let alone the role of remittances, rural-urban links, or the spatial conceptualization of Wogeo horizons on the national scene. It is hard to avoid the conclusion that many aspects of contemporary Wogeo life are not viewed as part of Wogeo culture.

Perhaps this does not matter very much: Anderson has done an excellent job of doing what she set out to do and has very likely satisfied Wogeo expectations in the bargain. But given contemporary arguments in Melanesian anthropology about continuity and rupture, it would have been refreshing to have an account of Wogeo life that, like the islanders themselves, looked beyond kastom.

Colette Braeckman, Jules Gérard-Libois, Jean Kestergat, Jacques Vanderlinden, Benoît Verhaegen, Jean-Claude Willame, *Congo 1960: Échec d'une décolonisation*, Bruxelles, GRIP, André Versaille Editeur, 2010, 160 pages.

Recenseur : *Bob White*
Université de Montréal

En 2010 il y a eu une foulée de publications, conférences et événements publics destinés à la commémoration des mouvements d'indépendance africaine. Dans la préface du livre *Congo 1960*, Collette Braeckman écrit : « il nous semble utile de vouloir raviver la mémoire de la naissance du Congo indépendant » (p. 6). Malheureusement, cette atmosphère de célébration cinquantenaire rappelle autant l'espoir que l'anxiété de la fin de la période coloniale, puisque comme plusieurs observateurs l'ont déjà remarqué, l'indépendance s'est avérée plus facile à réaliser que la décolonisation.

Le livre *Congo 1960* n'a pas un ton festif, ni même commémoratif. Au contraire, il s'agit d'un livre qui essaie de dresser un portrait réaliste des efforts pour libérer le Congo du joug colonial et nous ne sommes pas surpris que le bilan de ces tentatives soit globalement négatif. *Congo 1960* fait un retour aussi sur la recherche critique du GRIP, un groupe de chercheurs qui produisent des analyses historiques et politiques sur la paix et la sécurité depuis trente ans. Voici un extrait du site web du GRIP qui explique l'historique et la mission du groupe :

Créé à Bruxelles en 1979, le GRIP (Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité) s'est développé dans un contexte particulier, celui de la Guerre froide. Très logiquement, les premiers travaux ont porté sur les rapports de force Est-Ouest et, durant les années 80, le GRIP s'est surtout fait connaître par ses analyses et dossiers d'information concernant la course aux armements, ses mécanismes, les intérêts en jeu. Après la chute du mur de Berlin en 1989, le paysage géostratégique a considérablement changé. Nos centres de réflexion aussi. Le GRIP se penche désormais davantage sur les questions de sécurité dans le sens le plus large en étudiant notam-

ment la prévention, la gestion et la résolution des conflits, surtout dans les pays en développement (et en particulier l'Afrique subsaharienne). [GRIP 2010]

Publié pour la première fois en 1990 par le GRIP sous le titre *Congo-Zaïre : La colonisation-l'indépendance-le régime Mobutu-et demain?*, ce recueil de textes représente un des ouvrages les plus importants sur l'histoire politique moderne de la R.D. Congo en langue française. La plupart des textes ont été rédigés avant le départ de Mobutu en 1996 mais aussi avant la guerre des années 2000 qui a déjà été décrite comme le conflit politique le plus sanglant depuis la fin de la Deuxième guerre mondiale.

Congo 1960 est divisé en deux parties : « La colonisation » et « L'indépendance et ses turbulences ». Dans la première partie, Jules Gérard-Libois explique quelques particularités de l'histoire coloniale belge, surtout le fait qu'initialement le Congo a été colonisé par la famille royale belge et non pas par le gouvernement belge (qui a assumé l'administration de la colonie seulement en 1908). Les conditions embarrassantes de ce transfert de pouvoir étaient dues non seulement à l'ingérence sur le territoire et aux atrocités qui s'y sont produites (voir Hochschild 2006), mais aussi au fait que l'État Indépendant du Congo de Leopold était au bord de la faillite. Jacques Vanderlinden fait ressortir les contours des structures de l'administration belge, mettant l'accent sur l'imposition d'un modèle de gestion du « bon père » (du point de vue des Congolais, l'affiliation était plutôt celle du *noko*, ou l'oncle). Il revient sur le triptyque classique du système colonial (État, Église, Capital), même si quelques-uns des exemples présentés démontrent à quel point il est difficile de séparer ces différents groupes d'intérêts et d'intervention. Vanderlinden signe aussi un court texte avec des mots clés de la période, une approche utile et originale pour comprendre l'esprit de l'époque et les enjeux de la présence coloniale. Après une chronique par Gérard-Libois au sujet des événements qui ont mené à la crise de 1959 et ensuite à l'indépendance en 1960 est placée une courte entrevue avec Justin-Marie Bomboko (ancien Ministre des affaires étrangères). Ce rajout n'est pas sans intérêt, mais pas assez approfondi pour justifier le titre de « Perceptions congolaises » (p. 79).

La deuxième partie du livre aborde la période turbulente de post-indépendance, avec un texte de Jean Kestergat qui parle des mutineries, de la sécession de la province de Katanga, et qui insiste sur le double jeu de la Belgique avant d'aborder le sujet toujours délicat de l'assassinat de Patrice Lumumba, selon lui un événement qui « ne résout rien ». Ensuite, on trouve deux textes (Gérard-Libois et Kestergat) au sujet des enjeux de l'intervention onusienne, surtout dans la région du Katanga, berceau de ressources minières importantes mais aussi de la contestation de l'autorité centrale de Kinshasa. À la fin du livre, l'illustre historien Benoît Verhaegen (malheureusement décédé en 2009) contribue par un texte important sur les acteurs des rébellions qui ont marqué la première partie des années 1960. Jean-Claude Willame, quant à lui, signe

une postface qui fait la comparaison entre l'intervention onusienne de la post-indépendance et celle d'aujourd'hui.

Congo 1960 est un livre important parce qu'il s'efforce d'expliquer les enjeux nationaux sans négliger l'impact de plus d'un siècle d'interventionnisme étranger, même si les analyses manquent parfois de profondeur. Par exemple, on aurait aimé lire davantage sur les dynamiques entre les communautés wallonne et flamande et comment cette relation tendue aurait pu influencer l'histoire du Congo, ou encore sur le rôle des socialistes en Belgique dans le processus de décolonisation. Dans son survol sur la thématique du livre, Collette Braeckman écrit : « Cinquante [sic] après l'accouchement douloureux de l'indépendance, on peut quelquefois se demander si la Belgique et le Congo sont guéris l'un de l'autre... » (p. 17). La métaphore de cette expression est complexe. D'abord, qui a accouché de l'indépendance et qui a assisté à l'accouchement? Deuxièmement, quel serait le malaise qui nécessite la guérison et est-ce vraiment mutuel? Posée dans ces termes, la question ne problématise pas assez la nature exacte du rapport entre la Belgique et le Congo et je ne pense pas que la métaphore maternelle permet une meilleure critique que celle du père ou de l'oncle. La question de Braeckman, une question primordiale néanmoins, me fait penser plutôt aux travaux de Bogumil Jewsiwicki et ses collègues à Lubumbashi sur la possibilité de faire le deuil du passé colonial (voir par exemple *Cahiers d'études africaines*, 48/2, septembre 2005).

Il est important de dire que le problème de la décolonisation est un problème du savoir aussi. *Congo 1960* soulève le problème de la formation des Congolais et le nombre d'universitaires là-bas (seulement dix en 1960). Cette tendance de la part des Belges à « protéger le savoir » (l'expression vient des chercheurs à Kinshasa) semble toujours tenir, puisque cette nouvelle édition du livre ne fait pas d'effort pour intégrer les recherches ou les perspectives de chercheurs ou commentateurs congolais. Par exemple, on pourrait facilement imaginer un livre plus long avec un ou plusieurs commentaires après chaque texte par des spécialistes congolais de différents âges et tendances politiques. Malgré le fait que les Congolais font des études en Belgique depuis maintenant plusieurs générations, les chercheurs au Congo nous rappellent constamment que la Belgique (ou pour le moins les institutions en Belgique) n'a jamais vraiment voulu partager le rêve de la modernité, ni son butin. La décolonisation est un processus beaucoup plus complexe et exigeant que l'indépendance – d'ailleurs le sous-titre du livre en dit autant – et elle mérite une réflexion aussi par rapport à la production du savoir.

Malgré ces lacunes, *Congo 1960* est une ressource importante pour ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la vie politique du Congo, autant pour les étudiants avancés et les professionnels que pour les spécialistes en études africaines. Le texte de la préface souligne que l'intérêt du livre relève en grande partie de l'expérience de ses contributeurs : « Les auteurs réunis dans ce recueil ne sont pas seulement des brillants analystes, ils ont aussi, pour la plupart, vécu personnellement ces événements » (p. 6). Autant aujourd'hui qu'à l'aube

de l'indépendance, l'évolution des problèmes politiques au Congo nous permet de comprendre les enjeux et les conséquences pour tous les pays de la région, voire du monde.

Références

GRIP, Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité

2010 Le GRIP et ses activités. Ressource électronique, http://www.grip.org/fr/siteweb/dev.asp?N=1&O=366&titre_page=Présentation&j=1, consultée le 15 décembre 2010.

Hochschild, Adam

2006 [1998] *King Leopold's Ghost*. New York: Mariner Books.

Hélène Giguère, *iViva Jerez!*, Québec: Les Presses de l'Université Laval, 2010, 410 pages.

Recenseur : *Enkelejda Sula-Raxhimi*
Université de Montréal

L'ouvrage *iViva Jerez!* emprunte son titre à une chanson flamenco intitulée *Soy de Jerez* (« Je suis de Jerez ») chantée par Lola Flores dans les années 1980. Dans cette chanson, Flores revendiquait d'une façon répétitive le fait d'être Gitane originaire de la ville de Jerez de la Frontera située en basse Andalousie en Espagne. Les paroles de cette chanson reflètent à la fois un « localisme débordant » et la fierté ou l'orgueil des habitants envers leur terroir. Elles laissent également sous-entendre qu'autrefois le chant, et plus généralement le flamenco, étaient résolument associés à la population gitane de Jerez.

Dès le début du livre, l'auteure nous fait pénétrer dans cette atmosphère particulière de la ville de Jerez de la Frontera, ce « lieu mythique » où l'errance gitane s'arrête pour faire place à une sédentarisation qui passe par leur « intégration »; ce lieu culte traversé par les vents chauds du sud capables de faire perdre l'esprit – ce berceau du chant gitan, du flamenco et du vin Jerez ou *Sherry Wine*. Mais l'intérêt de l'auteure dans ce livre n'est pas l'exotisme du lieu *per se*. Ce sur quoi elle s'attarde est le patrimoine culturel « immatériel » des deux produits typiques de cette ville : le vin et le flamenco.

Dans un premier temps, l'auteure s'attache à expliquer ce qu'est le patrimoine immatériel mis de l'avant par l'UNESCO, à voir comment s'articule le processus de patrimonialisation du vin et du flamenco à Jerez et à montrer comment cette idée est réappropriée et se traduit par les instances publiques locales (municipalités, ministères, etc.), en fonction des stratégies de construction identitaires des institutions et d'autres acteurs sociaux locaux. Dans ce cadre, elle met également en évidence les enjeux politiques liés à ces processus et les diverses perspectives inhérentes à la « mise en valeur » du flamenco à travers divers projets au niveau local et régional, tout en montrant les difficultés en termes de représentation des minorités culturelles – particulièrement celle des gitans qui est fortement associée au flamenco.